

La Maison-Dieu, 219, 1999/3, 59-71

Michel THIBAUT

PAROLE, CORPS, GESTE ET MISE EN SCÈNE

LE CORPS est mise en scène ; la liturgie l'est également. Aussi offre-t-elle au corps, en théorie du moins, un lieu privilégié pour sa mise en valeur. Qu'en est-il en réalité ? À cette question nous voudrions répondre en justifiant, d'abord, la double affirmation que le corps et le rite, et donc la liturgie, sont, chacun dans son ordre, mise en scène ; en évoquant, ensuite, quelques situations dans lesquelles le corps, pris dans la mise en scène liturgique, s'est lui-même mis en scène. Chemin faisant, nous serons amenés à traiter du rapport organique du geste à la parole dans l'élaboration des attitudes qui correspondent aux propositions du rite ; à situer la liturgie vis-à-vis du mime et du théâtre ; à nous pénétrer de l'originalité et de la beauté de la mise en scène liturgique.

Le corps est mise en scène. Par corps, nous entendons l'homme intégral tel qu'il se montre aux autres et à lui-même. Tel qu'il se dispose, se propose et s'expose. Filant la métaphore de la mise en scène, nous dirons que le corps est l'inscription, dans la chair, du texte qu'inspire à l'homme le désir d'entrer en relation et, par là, d'exister ; cela dans le contexte de l'univers symbolisé et des rapports sociaux ritualisés.

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches
 Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous
 Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches
 Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux ¹.

La psychologie parle ici d'image corporelle. Selon Françoise Dolto, « L'image du corps est à chaque instant, pour un être humain, la représentation immanente inconsciente où se source le désir ² ». Cette image s'enrichit à mesure que le désir, congénital, descend le cours de l'existence, identifiant par les cinq sens ce qui pour lui est source de vie et, dans un premier temps, s'y identifiant. Voyez le nourrisson cherchant le sein. Il le flaire avant de téter, ses deux mains sagement appliquées ; le regard levé vers le front penché comme un ciel tutélaire, l'oreille ouverte aux paroles et aux mélodies maternelles ; la peau frémit sous la caresse tandis que tout le corps s'emplit de la tendresse du lait. Bien que déjà venu au monde, il est encore dans sa mère, qui est pour lui tout l'univers.

Au golfe du berceau il se noue et s'endort
 Et dans le lourd sillon des songes il confond
 Ce qu'il ne peut pas être avec ce qu'il sera ³.

Progressivement, par l'alternance ritualisée de la présence et de l'absence, l'enfant s'initie au mystère de la présence dans l'absence, accédant ainsi à l'image mentale, au concept et à la parole. L'enfant était dans sa mère, le voici maintenant avec elle. Passant par divers stades, chers aux familiers du psychisme, l'homme en devenir, mû par le désir, garde le cap fidèlement : il s'agit pour lui de réaliser que la relation vraie, celle qui engendre la vie, ne s'établit et ne se maintient que dans un subtil équilibre entre la proximité et la distance, respectant les identités, s'enrichissant des différences. Ce grand œuvre, le corps de chair

1. Paul VERLAINE, *Romances sans paroles*.

2. Françoise DOLTO, *L'Image inconsciente du corps*, Paris, Éd. du Seuil, 1984, p. 34.

3. Paul ELUARD, *Derniers poèmes d'amour*.

en est l'incarnation. Sa seule présence physique est manifestation de l'unicité du sujet dans la diversité de ses membres : la face dit l'accueil et le projet ; le dos, le poids et la mémoire. Le couple des bras et celui des jambes suggèrent l'alternance, l'échange, la progression. La verticalité relie la terre au ciel ; l'intériorité indique l'origine, préserve le secret et le silence.

Dans cette mise en scène, l'homme privilégie, selon les circonstances, telle ou telle attitude. Celle-ci peut être fugace et inconsciente : le geste la trahit comme un lapsus ; elle peut être, au contraire, stable et délibérée : le geste l'amplifie, tel un écho. Le sujet se rend présent, le corps se livre au désir ; il en est le vivant symbole. La vérité de l'attitude, celle du geste qui l'ennoblit, consiste en cette fidélité.

Mais le corps, si équilibré et délié soit-il, s'épuise à suivre le désir dans sa quête insatiable de rencontre, de symbole et de sens : explorer l'espace et le temps, répondre aux mille appels de l'imagination, aux rappels de la mémoire. Poussé par le désir, il engendre alors le langage. *L'infans*, très tôt, prend la parole ; la scène devient sonore. D'abord condensé en quelques mots-clés, le langage se propage et se ramifie selon les axes du corps : passé et avenir ; hauteur, largeur et profondeur ; ouverture et resserrement. Avec leurs harmoniques morales et spirituelles : regrets et espoirs, élévation de pensée, largeur de vue, profondeur du silence, accueil et repli sur soi. « Pour nous les hommes et pour notre salut, il descendit du ciel ; il est descendu aux enfers, il est monté aux cieux, il est assis à la droite du Père. »

Rapide, subtile, diversifiée à l'infini, la parole suffit-elle à la mise en scène du désir ? Non, car elle ne peut renier ses origines, oublier le corps qui l'a couvée, les mains qui l'ont modelée puis lâchée quand l'heure fut venue de l'envol. Chaque mot, dit encore Françoise Dolto avec son audace coutumière, chaque mot se souvient du moment où, pour la première fois, il fut prononcé. Souvenir inconscient, charge émotive, adhérence charnelle, la parole a épousé le corps ; pour la vie. Assurément, assailli de tâches, de projets, de tourments, le corps, pour faire face,

se répand en paroles réduites aux proportions de signes privés de substance, tandis que, symétriquement, il se désagrège en gestes insignifiants. Mais que sonne l'heure du retour à soi, alors paroles et gestes convergent en un même rythme, un même sens, une même générosité, pour camper et signifier les attitudes par lesquelles l'homme s'affirme comme être de relation, ouvert aux autres et se recevant d'eux.

La liturgie, précisément, et plus généralement le rite, offrent à l'homme, marqué par la pesanteur, un espace et un temps de grâce. Dans le rite cristallisent deux fonctions essentielles de l'homme qui, pour ne pas lui être propres – il les partage avec le monde animal –, n'en sont pas moins portées chez lui à un degré unique de permanence et de signification : le jeu et le rêve.

L'homme joue à se connaître. Joueur par nature parce que né inachevé, prématuré – c'est la néoténie des anthropologues, l'être humain ne cesse de se chercher et lorsque, pour un temps, il s'est trouvé, c'est afin de reprendre souffle avant de repartir dans un nouvel élan. Dans cette quête perpétuelle, l'homme interroge l'univers. Il le parcourt, physiquement dans sa proximité, mentalement dans sa totalité, symboliquement dans le rite. De même que les troupeaux, au gré des transhumances, ont tracé, au flanc des montagnes, des sentiers que l'on emprunte encore, ainsi l'homme, parcourant, tour à tour avec obstination, les plaines et les montagnes, les déserts et les mers, les gouffres et les airs, les a-t-il marqués de son empreinte, de son désir, de sa culture. Prêtant l'oreille de son esprit et de son cœur, l'homme reçoit de l'univers, multipliés à l'infini, l'écho fidèle de sa voix et le reflet de son visage. Le travail du jeu se prolonge dans le rêve auquel l'esprit s'abandonne tandis que le corps se repose. Les impressions, émotions et fantasmes de la veille décantent ; ils proposent à l'interprétation de l'éveil une redécouverte des voies du désir et des traits de l'identité.

L'Univers est un Temple où des vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles

L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec un regard familier⁴.

Dans la profondeur de l'écho et de l'image que lui renvoie l'univers, l'homme soupçonne une présence, à la fois lui-même et un autre, lui-même en plus grand, plus beau, plus fort, maître de l'espace et du temps ; un autre qui l'apprivoise et qu'il ose nommer, dieu multiple puis Dieu unique, le même au-delà de tout et à l'intime de soi, le même en tout et en tous. L'homme suspend, pour un temps, son rêve et son jeu. Il fait silence, il prie.

Il suffit d'être, et vous vous entendrez
Rendre la grâce d'être et de bénir ;
Vous serez pris dans l'hymne d'univers,
Vous avez tout en vous pour adorer⁵.

Cette mise en scène que font, de leur séjour éphémère sur terre, les hommes de partout et de toujours, cette mise en scène culturelle par le jeu et le rêve, la poésie et l'hymne, les hommes d'ici et de maintenant, les hommes que nous sommes aujourd'hui, doivent, pour s'y rendre pleinement présents, en acteurs fidèles et conscients, la réduire sans la trahir ; ramener l'univers signifiant aux proportions d'un organisme de signes et de symboles, la foule innombrable à celle d'une communauté, le temps de l'humanité à celui de son assemblée : c'est le rite, c'est la liturgie.

Réduit aux proportions de l'édifice, mais fidèlement évoqué dans sa cohésion et son exubérance, l'univers se reconnaît dans l'élan des piliers, la courbe de la voûte, la lumière des verrières et l'ombre de la crypte. Son cœur bat au rythme des travées, son souffle circule dans les nefs. L'univers se reconnaît, transfiguré par l'esprit et les mains de l'homme, comblé dans sa vocation viscérale à accéder au signe et au symbole, au geste et à la parole. Le visage que l'homme poursuivait dans les replis et aux confins de

4. Charles BAUDELAIRE, *Correspondances*.

5. *Liturgie des Heures*, hymne de l'office des lectures, jeudi I (Patrice DE LA TOUR DU PIN).

l'univers, celui-ci le lui révèle proche, fraternel et cependant ouvert à l'infini. L'homme qui se dispose à célébrer déchiffre dans le temple qui s'ouvre à lui, comme sur son propre corps, la partition de la création.

Car vous avez l'hiver et le printemps,
 Vous êtes l'arbre en sommeil et en fleurs ;
 Jouez pour Dieu des branches et du vent,
 Jouez pour Dieu des racines cachées.

Arbres humains jouez de vos oiseaux,
 Jouez pour Lui des étoiles du ciel
 Qui sans parole expriment la clarté ;
 Jouez aussi des anges qui voient Dieu ⁶.

Dans le temple qui s'ouvre à lui, l'homme a rendez-vous avec ses frères. Forme, proportions, orientation, tout concourt à ce qu'un peuple y prenne corps. Recueillement du roman, jaillissement du gothique, frémissement du baroque, audace de l'art contemporain, les sensibilités et spiritualités qui inspirent les architectes, les données sociales et économiques qui conditionnent les réalisations évoluent, certes, au cours des siècles ; mais l'église, toujours et partout, s'offre à rassembler, orienter, inspirer la communauté, celle qui l'a édifiée ou en a hérité. L'église du village, de la ville, de la banlieue, par son implantation, son histoire, son style, accueille une portion du peuple qui n'est ni le fruit du hasard ni celui de la sélection ; qui, par proximité, affinité, voire par curiosité, choisit d'en franchir le seuil à l'heure de la célébration. Une portion de peuple qui se plaît à se trouver là et à s'y retrouver ; qui discerne, en ces rencontres, l'expression d'un même désir, la réponse à un même appel : l'Église qui est en ce lieu. Le visage que cette Église offre d'elle-même correspond au rêve de chacun de ses membres : se sentir accueilli sans préjugé, reconnu d'emblée riche de charismes, identifié comme un enfant appelé à grandir pour l'équilibre et la joie de tous. Aussi modestes que soient ses proportions et le choix des matériaux qui le composent, l'édifice n'en met pas moins

6. *Ibidem.*

en scène la création entière dans son aspiration à louer son auteur ; aussi humble soit-elle par le nombre et la condition de ses membres, la communauté qui s'y assemble n'en met pas moins en scène l'humanité entière dans sa vocation à célébrer le créateur.

C'est en vous approchant de lui, pierre vivante, rejetée par les hommes mais choisie et précieuse devant Dieu,

que vous aussi, comme des pierres vivantes, vous êtes édifiés en maison spirituelle pour constituer une sainte communion sacerdotale, pour offrir des sacrifices spirituels agréables à Dieu par Jésus Christ ⁷.

Tout est dit du Mystère chrétien dans ce texte fondateur de la foi et de la liturgie. Les exégètes s'emploient à en scruter le sens, les fidèles à en goûter la sève, et nous qui l'abordons sous l'angle de la mise en scène sommes saisis par l'équilibre et la tension de son architecture. Nous la voyons s'élever, la maison spirituelle, arc-boutée sur la pierre angulaire. Édification à la fois du temple, de l'assemblée et de la liturgie. Dans l'église où nous nous tenons, la pierre angulaire c'est l'autel. Laissons travailler le symbole puisque, nous l'avons vu, le rêve et le jeu sublimes entrent dans la logique et dans la dynamique du rite. L'autel s'élève sous la lanterne, la coupole ou le dôme. Nous choisissons un style mais on transposera aisément, dans l'abside ou le retable par exemple, le lieu qui symbolise l'au-delà. L'autel est à l'aplomb de la clé de voûte et à la croisée du transept. Cette situation commande le choix de ses proportions et de son élévation. Ainsi enchâssée dans l'édifice, la pierre signifie, à elle seule, le mystère d'un rassemblement organique dans une tension vers l'infini. Notre mémoire s'emplit de la vision du prophète.

Le Seigneur me dit : prophétise sur ces ossements. Tu leur diras : Ossements desséchés, écoutez la parole du

7. 1 P 2, 4-6.

Seigneur. Ainsi parle le Seigneur Dieu : voici que je vais faire entrer en vous l'esprit et vous vivrez... Or il se fit un bruit au moment où je prophétisais ; il y eut un frémissement et les os se rapprochèrent l'un de l'autre... Et il me dit : prophétise à l'esprit, prophétise, fils de l'homme. Tu diras à l'esprit : Ainsi parle le Seigneur Dieu, viens des quatre vents, esprit, souffle sur les morts et qu'ils vivent. Je prophétisai comme il m'en avait donné l'ordre et l'esprit vint en eux et ils reprirent vie et ils se mirent debout sur leurs pieds, grande, immense armée⁸.

Faire mémoire, telle est la sublimation liturgique de la fonction organique du rêve et du jeu. Faire mémoire par la parole et par le geste. Par la parole qui traverse la Bible et l'orient, fidèle à celui qui l'a proférée : « la bouche du Seigneur a parlé » ; parole qui se ramifie, au rythme de l'histoire, en multiples récits, sentences, exhortations, tout comme la parole émise par l'homme bourgeoise en dialogues, réflexions, interpellations au gré des rencontres ; mais parole qui ne cesse de traduire, à travers le destin du peuple et celui de chacun de ses membres, l'unique désir des hommes, orienté par celui de Dieu, de « former un seul corps baptisé dans l'Esprit ». Faire mémoire par le geste ; geste qui fonde les attitudes dont la succession et l'articulation constituent le rite selon ses deux axes majeurs : la convergence et le dépassement. Inclinaison, redressement et ouverture, stabilité et gratuité des postures, processions d'offrande et de communion expriment le désir de « former un seul corps baptisé dans l'Esprit ». Le prêtre qui préside entre lui-même, à un titre particulier, dans la traduction de ce désir commun. Ayant, par le parcours à travers l'assemblée, signifié qu'il lui appartient et qu'il la représente, le président prend place dans le sanctuaire, suggérant par son attitude vis-à-vis du livre, de la croix, de l'autel, le sens du mystère qui se célèbre. Après avoir collecté les prières qu'il fait monter vers Dieu, le prêtre accueille les dons venus du peuple et les présente : « ils deviendront le pain de la vie ». Puis il montre le pain et le vin consac-

8. Ez 37, 4-11.

crés, afin qu'en eux le peuple se reconnaisse : « Humblement, nous te demandons qu'en ayant part au corps et au sang du Christ, nous soyons rassemblés par l'Esprit Saint en un seul corps. » Le prêtre élève le pain et le vin eucharistiques pour la doxologie et les présente, enfin, pour le partage : « Heureux les invités au repas du Seigneur ! » Recevant, dans la communion, le pain apporté en offrande, l'assemblée se sent devenir elle-même eucharistie. Elle goûte, dans la foi, la réalisation du désir secret de tout homme : se perdre en ses frères et en Dieu pour se recevoir d'eux et se trouver.

En mémoire du Seigneur
 Qui a fait de nous son Corps,
 En mémoire du Seigneur
 Nous serons son corps livré

Pour un monde nouveau
 Pour un monde d'amour
 Et que viennent les jours
 De justice et de paix⁹.

Telle est l'originalité de la mise en scène liturgique : la pierre angulaire est également la table du partage. La scène devient la Cène.

L'heure venue, Jésus se mit à table avec ses disciples et leur dit : j'ai désiré ardemment manger cette pâque avec vous avant de souffrir car, je vous le déclare, je ne la mangerai plus jusqu'à ce qu'elle s'accomplisse dans le Royaume de Dieu¹⁰.

Le rassemblement et le dépassement que mettent en scène l'édifice, la communauté et la célébration liturgique sont la mémoire vive du désir ardent de Jésus Christ de réunir l'humanité pour la conduire au Père. L'heure venue de prendre entre ses mains la vie qu'il n'avait cessé de recevoir du Père et de partager à ses frères, Jésus choisit

9. « En mémoire du Seigneur », texte de D. RIMAUD, musique de J. GELINEAU ; fiche D 304.

10. Lc 22, 14-16.

d'en inscrire l'accomplissement dans le rite pascal, sous le double signe du pain et du vin, afin de demeurer en chaque fidèle comme un ferment et une ivresse. « Vous ferez cela en mémoire de moi. » Cela, qui n'est pas le mime de la Cène, mais l'adhésion au don total qui culmine à la croix. Cela qui, à travers la représentation, par le geste et la parole, du dernier repas de Jésus, rend celui-ci présent dans le cœur brûlant des fidèles.

Ainsi, le désir de l'homme qui anime, oriente et rythme sa vie – entrer en relation pour exister – se trouve-t-il saisi, magnifié, transfiguré dans le désir du Christ de livrer sa vie pour la multitude. Le désir d'aimer, déposé par le créateur, au cœur de l'homme, en semence de vie, s'accomplit dans la pâque du Sauveur et se partage à la Cène, pain et vin du Royaume éternel. La mise en scène liturgique, le premier jour de la semaine, naît de la mise en scène quotidienne que l'homme fait de lui-même ; elle la réalise symboliquement, entraînant, dans cet accomplissement, l'univers devenu édifice, la parole et le geste convoqués pour l'édification.

Entre le quotidien marqué par le labeur et la célébration où circule la grâce, il y a place pour un entraînement. S'entraîner à répondre aux exigences de la mise en scène à travers les postures du corps, les attitudes dans l'église, au sein de la communauté, l'écoute et la proclamation de la Parole. Cela ne va pas de soi : entrer et demeurer en liturgie quand on a passé la semaine à retenir le temps qui fuit ; laisser respirer le corps que l'on n'a cessé de soumettre à l'urgence ; vivre avec soi-même, uni aux autres, « seul sous le regard du suprême Témoin », comme saint Benoît en sa retraite¹¹, alors qu'ailleurs tant de regards, indifférents, soupçonneux, suppliants, nous ont tenus hors de nous-mêmes. Puisque la liturgie de la présence réelle se traduit par ces attitudes – se tenir debout et s'asseoir, marcher et s'arrêter, qui font la trame du quotidien – sachons

11. « Alors il [Benoît] retourna au lieu de sa bien-aimée solitude, et il habita avec lui-même sous l'œil du Spectateur d'en haut », saint GRÉGOIRE LE GRAND, *Dialogues* I, 3, 5, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Sources chrétiennes » 260, 1979, p. 143.

percevoir, sous l'élémentaire, l'essentiel ; chez l'être besogneux, l'artiste ; à travers les mouvements du corps, la célébration du désir.

La coutume, le savoir-vivre nous dictent l'attitude qui convient à chaque situation : se lever face au visiteur, le prier de s'asseoir, l'accompagner jusqu'à la porte. L'agressivité que libère tout manquement à ce rituel souligne son importance. Si nous ne cherchons pas à éprouver au quotidien ce qu'impliquent ces attitudes, comment les célébrerons-nous en liturgie ? Le corps vit différemment l'équilibre selon qu'il se tient debout ou assis ; là, il traduit le respect, l'élan, la transfiguration et aussi la précarité ; ici, la convivialité, le repos, l'intériorisation et encore la durée. Les deux postures alternent et se complètent selon un rythme que les lieux, les circonstances, les personnes suggèrent. On reprend haleine après une marche forcée ; on jouit, au repos, du flux et du reflux du souffle lorsque celui-ci a réglé la marche. Comment éprouver qu'on entre en assemblée, qu'on s'avance vers Dieu, habité par son Esprit si l'on ignore, en soi, les exigences et les bienfaits du souffle ? À quoi bon se lever pour la proclamation de l'évangile si l'on n'a jamais accueilli la verticalité de l'arbre, la majesté de la montagne, la dignité de l'homme qui franchit votre seuil ?

Ce travail sur soi-même, préalable à la célébration, se poursuit à l'église. Entre la démarche assurée du fidèle qui gagne, à l'heure dite, sa place habituelle et celle, retenue, du visiteur qui s'avance, guide en main, à la découverte de l'édifice, se glisse celle de l'acteur, agent de la liturgie à venir, venu s'imprégner de la mise en scène qui constitue l'église. Qu'il la fréquente depuis longtemps ou y pénètre pour la première fois, l'homme cherche à vérifier l'accord qui règne entre l'architecture de l'édifice et celle de son propre corps. Le voici debout, immobile, sur le seuil, laissant venir à lui l'église comme un appel : profondeur de la nef, élévation des voûtes, chatoiement des vitraux. Répondant à l'invitation, l'homme s'avance, réglant son pas sur l'enjambement des travées qui le conduisent jusqu'à ce point où tout se tient. Ici l'horizontal croise le ver-

tical, ce qui converge s'élève, l'homme est révélé à lui-même dans son intégrité.

Montent alors de la mémoire les pages de la Bible, maintes fois entendues, mais qui franchissent maintenant le seuil afin de faire entendre, à leur tour, leur accord avec l'architecture du corps et celle de l'édifice : rassemblement et dépassement, convergence et élan ; Exode, alliance et promesse ; Carême, Pâques et Pentecôte.

Trois mois après la sortie d'Égypte, les fils d'Israël, partis de Rephidim, arrivèrent dans le désert du Sinaï et ils y établirent leur camp juste en face de la montagne.

Moïse monta vers Dieu. Le Seigneur l'appela du haut de la montagne :

Tu diras à la maison de Jacob, tu annonceras aux fils d'Israël :

Vous avez vu ce que j'ai fait à l'Égypte, comment je vous ai portés

Comme sur les ailes d'un aigle pour vous amener jusqu'à moi ¹².

Neuf heures du matin. C'est dimanche ; le cinquième dimanche de Pâques. La petite place ombragée, qui sert de parvis à l'église, est déserte. Le vieux banc de bois s'offre à moi : je m'assieds. À mes pieds coule majestueusement la Loire dans laquelle se reflète l'azur du ciel. En face, sur l'autre rive, la terre maraîchère, riche et légère du val, barrière, à l'horizon, par les bois de Sologne. À ma gauche, toute proche, la petite église romane ; seul un sentier la sépare du fleuve. J'ai rendez-vous dans deux heures avec la communauté locale pour célébrer le baptême et l'eucharistie. Le site s'inscrit en moi : larges nappes de la Loire et de la plaine, enracinement et jaillissement des arbres centenaires, de l'église presque millénaire. Il s'accorde aux textes – épître de Pierre, évangile de Jean que propose la liturgie :

Comme des pierres vivantes, laissez-vous édifier en maison spirituelle.

12. Ex 19, 2-5.

Dans la maison de mon Père, beaucoup peuvent trouver leur demeure.

Demeurer, s'écouler, deux constantes de l'existence. On ne se baigne jamais dans le même fleuve et pourtant, au fil des ans, l'identité s'affirme et s'enrichit. Ce qui est vrai de chaque personne l'est aussi de l'humanité. L'histoire la met ici en scène sur fond de légende. L'histoire qui s'organise autour de la croix de Micy plantée sur la levée, en mémoire de la grande abbaye qui rayonna durant de longs siècles et dont il ne reste rien. La légende qui prend naissance sous l'église dans la grotte où régnait jadis un horrible dragon que saint Mesmin musela de son étole.

La communauté, héritière de l'histoire, s'assemble dans l'église. Elle a quitté le cours de l'existence pour demeurer un temps en ce lieu ; quitté, non pour le fuir mais pour déceler en lui ce qui demeure, et demeurer en lui. Dans cette conversion du regard et du cœur, la longue marche du fleuve devient elle-même demeure de Dieu parmi les hommes :

Voici que je dirigerai, vers Jérusalem, la paix, comme un fleuve ¹³.

Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive celui qui croit en moi,

Comme dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive jailliront de son sein ¹⁴.

La procession vers le baptistère, canalisée par la nef romane, transforme l'assemblée en fleuve de paix. Celle-ci revient dans le sanctuaire, scintillant de mille flammes, prête à chanter « les merveilles de celui qui nous a fait passer des ténèbres à son admirable lumière ¹⁵ ».

Michel THIBAUT.

13. Is 66, 1-2.

14. Jn 7, 37-38.

15. I P 2, 9.